

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.  
 DONE ELVIRE. Prenez garde qu'au moins cette noble colère  
 Dans la même fierté jusqu'au bout persévère;  
 Et surtout désormais songez bien à quel prix  
 Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

## SCÈNE X.

DONE ELVIRE, DON GARCIE, DONE IGÈNES, déguisée en homme;  
 ELISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE (à don Garcia, en lui montrant done Ignès).  
 Voici, grâce au ciel, ce qui les a fait naître;  
 Ces soupçons obligants que l'on me fait paraître;  
 Voyez bien ce visage, et si de done Ignès  
 Vos yeux au même instant n'y connaissent les traits.

DON GARCIE. O ciel!

DONE ELVIRE. Si la fureur dont votre âme est émue  
 Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,  
 Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,  
 Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.  
 Sa mort est une adresse au besoin inventée  
 Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;  
 Et sous un tel habit elle cachait son sort,  
 Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.  
 (A done Ignès.) Madame, pardonnez s'il faut que je consente  
 A trahir vos secrets et tromper votre attente:  
 Je me vois exposée à sa témérité:  
 Toutes mes actions n'ont plus de liberté;  
 Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut prendre,  
 Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.  
 Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,  
 De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.  
 Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,  
 Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.  
 (A don Garcia.) Jouissez à cette heure en tyran absolu  
 De l'éclaircissement que vous avez voulu;  
 Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire  
 De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire;  
 Et, si je puis jamais oublier mes serments,  
 Tombent sur moi du ciel les plus grands châtements!  
 Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre.  
 Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre!  
 Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux  
 Qu'infectent les regards d'un monstre furieux;  
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,  
 Evitons les effets de sa rage animée,  
 Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,  
 Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

DONE IGÈNES (à don Garcia). Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence  
 A la même vertu vient de faire une offense.

## SCÈNE XI.

DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE. Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,  
 Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,  
 Et ne laissent plus voir à mon âme abattue  
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue!  
 Ah! don Alvar, je vois que vous avez raison;  
 Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison,  
 Et, par un trait fatal de sa rigueur extrême,  
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.  
 Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour  
 Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,  
 Si, par ces mouvements qui font toute ma peine,  
 Cet amour à tout coup se rend digne de haine,  
 Il faut, il faut venger par mon juste trépas  
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas:  
 Aussi bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre?  
 Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimais à vivre.  
 Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,  
 Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DON ALVAR. Seigneur...

DON GARCIE. Non, don Alvar, ma mort est nécessaire;  
 Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire;  
 Mais il faut que mon sort, en se précipitant,  
 Rende à cette princesse un service éclatant;  
 Et je veux me chercher dans cette illustre envie  
 Les moyens glorieux de sortir de la vie;  
 Faire, par un grand coup qui signale ma foi,

Qu'en expirant pour elle elle ait regret à moi,  
 Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée:  
 « C'est par son trop d'amour qu'il m'avait outragée, »  
 Il faut que de ma main un illustre attentat  
 Porte une mort trop due au sein de Maurégat.  
 Que j'aie prévenir par une belle audace  
 Le coup dont la Castille avec bruit le menace;  
 Et j'aurai la douceur, dans mon instant fatal,  
 De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DON ALVAR. Un service, seigneur de cette conséquence

Aurait bien le pouvoir d'effacer votre offense:

Mais hasarder...

DON GARCIE.

Allons, par un juste devoir,

Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

## ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DON ALVAR, ÉLISE.

DON ALVAR. Oui, jamais il ne fut de si rude surpris

Il venait de former cette haute entreprise:

A l'avidité d'immoler Maurégat

De son prompt désespoir il tournait tout l'éclat;

Ses soins précipités voulaient à son courage

De cette juste mort assurer l'avantage,

Y chercher son pardon, et prévenir l'ennui

Qu'un rival partageait cette gloire avec lui;

Il sortait de ces murs, quand un bruit trop fidèle

Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle

Que ce même rival qu'il voulait prévenir

A remporté l'honneur qu'il pensait obtenir,

L'a prévenu lui-même en immolant le traître,

Et poussé dans ce jour don Alphonse à paraître,

Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur;

Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur

Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,

On entend publier que c'est la récompense

Dont il prétend payer le service éclatant

Du bras qui lui fait jour au trône qu'il attend.

ÉLISE. Oui, done Elvire a su ces nouvelles semées,

Et du vieux don Louis les trouve confirmées,

Qui vient de lui mander que Léon dans ce jour

De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour;

Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,

Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.

Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir

Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

DON ALVAR. Ce coup au cœur du prince...

ÉLISE.

Est sans doute bien rude;

Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.

Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,

Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;

Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante

La princesse ait fait voir une âme fort contente

De ce frère qui vient, et de la lettre aussi:

Mais...

## SCÈNE II.

DONE ELVIRE, DONE IGÈNES déguisée en homme; ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE. Faites, don Alvar, venir le prince ici. (Don Alvar sort.)

Souffrez que devant vous je lui parle, madame;

Sur cet événement dont on surprend mon âme;

Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,

Si je perds contre lui tout mon ressentiment.

Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre;

Sans lui laisser ma haine il est assez à plaindre;

Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,

N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.

Un éclatant arrêt de ma gloire outragée

A jamais n'être à lui me tenait engagée;

Mais quand par les destins il est exécuté,

J'y vois pour son amour trop de sévérité;

Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse

M'efface son offense et lui rend ma tendresse.

Où, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,  
 Laisse à leur cruauté désarmer mon courroux,  
 Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,  
 A consoler le sort d'un amant misérable:  
 Et je crois que sa flamme a bien pu mériter  
 Cette compassion que je lui veux prêter.

DONE IGÈNES. Madame, on aurait tort de trouver à redire  
 Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire;  
 Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur  
 De ce coup surprenant marque assez la douleur.

## SCÈNE III.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGÈNES déguisée en homme; ÉLISE.

DON GARCIE. Madame, avec quel front faut-il que je m'avance

Quand je viens vous offrir l'odieuse présence?

DONE ELVIRE. Prince, ne parlons plus de mon ressentiment:

Votre sort dans mon âme a fait du changement;

Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,

Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.

Où, bien que votre amour ait mérité les coups

Que fait sur lui du ciel éclater le courroux;

Bien que ses noirs soupçons aient offensé ma gloire

Par des indignités qu'on aurait peine à croire;

J'avouerais toutefois que je plains son malheur

Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;

Que je hais les faveurs de ce fameux service,

Lorsqu'un vent de mon cœur lui fait un sacrifice,

Et voudrais bien pouvoir racheter les moments

Où le sort contre vous n'aurait que mes serments.

Mais enfin vous savez comme nos destinées

Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,

Et que l'ordre des ciels, pour disposer de moi,

Dans mon frère qui vient me va montrer mon roi,

Cédez comme moi, prince, à cette violence

Où la grandeur soumet celles de ma naissance;

Et si de votre amour les déplaisirs sont grands,

Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,

Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,

Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne:

Ce vous serait, sans doute, un indigne transport

De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;

Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,

La soumission prompte est grandeur de courage.

Ne résistez donc point à ses coups éclatants:

Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends;

Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre

Ce que mon triste cœur a résolu de rendre.

Et ce fatal hommage où mes vœux sont forcés

Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DON GARCIE. C'est faire voir, madame, une bonté trop rare

Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare:

Sur moi, sans de tels soins, vous pouvez laisser choir

Le foudre rigoureux de tout votre devoir.

En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire.

J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire;

Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,

Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.

Par où pourrais-je, hélas! dans ma vaste disgrâce,

Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace?

Mon amour s'est rendu mille fois odieux;

Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux;

Et lorsque, par un juste et fameux sacrifice,

Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,

Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal

De me voir prévenir par le bras d'un rival.

Madame, après cela je n'ai rien à prétendre;

Je suis digne du coup que l'on me fait attendre;

Et je le vois venir sans oser contre lui

Tenter de votre cœur le favorable appui.

Ce qui peut me rester, dans mon malheur extrême,

C'est de chercher alors mon remède en moi-même,

Et faire que ma mort, propice à mes desirs,

Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.

Où, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,

Et déjà mon rival commence de paraître;

De Léon vers ces murs il semble avoir volé

Pour recevoir le prix du tyran immolé.

Ne craignez point du tout qu'aucune résistance

Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance:

Il n'est effort humain que, pour vous conserver,

Si vous y consentez, je ne puisse braver.

Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,

A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire;  
 Et je ne voudrais pas par des efforts trop vains  
 Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins:  
 Non, je ne constrains point vos sentiments, madame;  
 Je vais en liberté laisser toute votre âme,  
 Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,  
 Et subir de mon sort la dernière rigueur.

## SCÈNE IV.

DONE ELVIRE, DONE IGÈNES déguisée en homme; ÉLISE.

DONE ELVIRE. Madame, au désespoir où son destin l'expose,

De tous mes déplaisirs n'imputez point la cause.

Vous me rendez justice en croyant que mon cœur

Fait de vos intérêts sa plus vive douleur;

Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,

Et que, si je me plains d'une disgrâce horrible,

C'est de voir que du ciel le funeste courroux

Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,

Et rendu mes regards coupables d'une flamme

Qui traite indignement les bontés de votre âme.

DONE IGÈNES. C'est un événement dont sans doute vos yeux

N'ont point pour moi, madame, à quereller les ciels.

Si les faibles attraits qu'étole mon visage

M'exposaient aux destins de souffrir un volage,

Le ciel ne pouvait mieux m'adoucir de tels coups,

Quand pour m'ôter ce cœur il s'est servi de vous;

Et mon front ne doit point rongir d'une inconstance

Qui de vos traits aux miens marque la différence.

Si pour ce changement je pousse des soupirs,

Ils viennent de le voir fatal à vos desirs;

Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,

Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,

Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs

Caussent un si grand trouble à vos vœux combattus

DONE ELVIRE. Accusez-vous plutôt de l'injuste silence

Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence.

Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux

Nous aurait épargné des troubles si fâcheux;

Et mes justes froideurs, des desirs d'un volage

Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,

Eussent pu renvoyer...

DONE IGÈNES. Madame, le voici.

DONE ELVIRE. Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici:

Ne sortez point, madame; et, dans un tel martyre,

Veillez être témoin de ce que je vais dire.

DONE IGÈNES. Madame, j'y consens, quoique je sache bien

Qu'on fuirait en ma place un pareil entretien.

DONE ELVIRE. Son succès, si le ciel seconde ma pensée,

Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

## SCÈNE V.

DON ALPHONSE, cru DON SYLVE, DONE ELVIRE, DONE IGÈNES déguisée en homme; ÉLISE.

DONE ELVIRE. Avant que vous parliez, je demande instamment

Que vous daigniez, seigneur, m'écouter un moment.

Déjà la renommée a jusqu'à nos oreilles

Porté de votre bras les soudaines merveilles;

Et j'admire avec tous comme en si peu de temps

Il donne à nos destins ces succès éclatants.

Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence

Ne saurait demander trop de reconnaissance,

Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel

Qui replace mon frère au trône paternel;

Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hommages,

Usez en généreux de tous vos avantages,

Et ne permettez pas que ce coup glorieux

Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux;

Que votre amour qui sait quel intérêt m'anime,

S'obstine à triompher d'un refus légitime,

Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,

Commence d'être roi pour me tyranniser.

Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,

Il peut mieux honorer votre haute vaillance;

Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas

Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.

Peut-on être jamais satisfait en soi-même

Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?

C'est un triste avantage; et l'amant généreux

A ces conditions refuse d'être heureux:

Il ne veut rien devoir à cette violence  
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,  
Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé  
Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.  
Ce n'est pas que ce cœur au mérite d'un autre  
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre :  
Non, seigneur, j'en répons, et vous donne ma foi  
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi ;  
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

DON ALPHONSE J'ai de votre discours assez souffert la suite,  
Madame ; et par deux mots je vous l'eusse épargné,  
Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.  
Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,  
De la mort du tyran me veut donner la gloire ;  
Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,



Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux. — ACTE III, SCÈNE IV.

Laisant par don Louis échauffer son devoir,  
A remporté l'honneur de cet acte héroïque  
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique ;  
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,  
C'est que, pour appuyer son illustre projet,  
Don Louis fit semer, par une feinte utile,  
Que, secondé des miens, j'avais saisi la ville ;  
Et par cette nouvelle il a poussé les bras  
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.  
Par son zèle prudent il a tout su conduire,  
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire.  
Mais dans le même instant un secret m'est appris,  
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.  
Vous attendez un frère, et Léon son vrai maître ;  
A vos yeux maintenant le ciel le fait paraître :  
Oui, je suis don Alphonse ; et mon sort conservé,  
Et sous le nom du sang de Castille élevé,  
Est un fameux effet de l'amitié sincère  
Qui fut entre son prince et le roi notre père.  
Don Louis du secret a toutes les clartés,  
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.

D'autres soins maintenant occupent ma pensée ;  
Non qu'à votre sujet elle soit traversée,  
Que ma flamme querelle un tel événement,  
Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant.  
Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure  
Le changement qu'en eux a prescrit la nature ;  
Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché  
De l'amour dont pour vous mon cœur était touché,  
Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,  
Que les chères douceurs de sa première chaîne,  
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès  
Ce que de ses bontés a mérité l'excès.  
Mais son sort incertain rend le mien misérable ;  
Et si ce qu'on en dit se trouvait véritable,  
En vain Léon m'appelle et le trône m'attend ;  
La couronne n'a rien à me rendre content ;  
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie  
D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,  
Et pouvoir réparer par ces justes tributs  
L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.  
Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre  
Ce que de son destin mon âme peut apprendre :  
Instruisez-m'en, de grâce ; et par votre discours,  
Hâtez mon désespoir ou le bien de mes jours.

DONE ELVIRE. Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,  
Seigneur : ces nouveautés ont droit de me confondre.  
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour  
Si done Ignès est morte ou respire le jour ;  
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,  
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

DON ALPHONSE (reconnaissant done Ignès).  
Ah ! madame, il m'est doux, en ces perplexités,  
De voir ici briller vos célestes beautés.  
Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage  
Dont le crime ?...

DONE IGNÈS. Ah ! gardez de me faire un outrage,  
Et de vous hasarder à dire que vers moi  
Un cœur dont j'ai fait cas ait pu manquer de foi :  
J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse.  
Rien n'a pu m'offenser auprès de la princesse ;  
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé  
Par un si haut mérite est assez excusé.  
Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable ;  
Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,  
Sachez, si vous l'étiez, que ce serait en vain  
Que vous présumeriez de fléchir mon dédain,  
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,  
Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

DONE ELVIRE. Mon frère, d'un tel nom souffrez-moi la douceur,  
De quel ravissement comblez-vous une sœur !  
Que j'aime votre choix et bénis l'aventure  
Qui vous fait couronner une amitié si pure !  
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement...

#### SCÈNE VI.

DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, déguisée en homme,  
DON ALPHONSE, cru DON SYLVE ; ELISE.

DON GARCIE. De grâce, cachez-moi votre contentement,  
Madame, et me laissez mourir dans la croyance  
Que le devoir vous fait un peu de violence.  
Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,  
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer ;  
Vous le voyez assez, et quelle obéissance  
De vos commandements m'arrache la puissance.  
Mais je vous avouerai que cette gaieté  
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,  
Et qu'un pareil objet dans mon âme fait naître  
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maître ;  
Et je me punirais, s'il m'avait pu tirer  
De ce respect soumis où je veux demeurer.  
Oui, vos commandements ont prescrit à mon âme  
De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme ;  
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,  
Et je prétends mourir en vous obéissant :  
Mais, encore une fois, la joie où je vous trouve,  
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve ;  
Et l'âme la plus sage en ces occasions  
Répond malaisément de ses émotions.  
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte,  
Donnez-moi par pitié deux moments de contrainte :  
Et quoi que d'un rival vous inspirent les soins,  
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins

C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,  
Lorsque dans ma disgrâce un amant peut descendre.  
Je ne l'exige pas, madame, pour longtemps,  
Et bientôt mon départ rendra vos vœux contents.  
Je vais où de ses feux mon âme consumée  
N'apprendra votre hymen que par la renommée ;  
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir,  
Madame ; sans le voir, j'en saurai bien mourir.

DONE ELVIRE. Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.  
De vos maux la princesse a su paraître atteinte ;  
Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,  
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.  
Elle goûte un succès à vos désirs prospère,  
Et dans votre rival elle trouve son frère ;  
C'est don Alphonse enfin dont on a tant parlé,  
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

DON ALPHONSE. Mon cœur, grâces au ciel, après un long martyre,  
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il désire,  
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,  
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

DON GARCIE. Hélas ! cette bonté, seigneur, doit me confondre ;  
A mes plus chers désirs elle daigne répondre.  
Le coup que je craignais, le ciel l'a détourné ;  
Et tout autre que moi se verrait fortuné :  
Mais ces douces clartés d'un secret favorable  
Vers l'objet adoré me découvrent coupable ;

Et, tombé de nouveau dans ces traites soupçons  
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,  
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,  
Doit perdre tout espoir d'être à jamais heureuse...  
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison ;  
Moi-même je me trouve indigne de pardon ;  
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,  
La mort, la seule mort est toute mon attente.

DONE ELVIRE. Non, non ; de ce transport le soumis mouvement,  
Prince, jette en mon âme un plus doux sentiment.  
Par lui de mes serments je me sens détachée ;  
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs, m'ont touchée ;  
J'y vois partout briller un excès d'amitié,  
Et votre maladie est digne de pitié.

Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence  
Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence ;  
Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,  
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

DON GARCIE. Ciel ! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,  
Rends capable mon cœur de supporter sa joie !

DON ALPHONSE. Je veux que cet hymen, après nos vains débats,  
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos États.  
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle ;  
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle ;  
Et, par notre présence et nos soins différents,  
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN DE DON GARCIE DE NAVARRE.



Que vois-je, ô justes cieux ! — ACTE IV, SCÈNE VII.